

où j'étais, je pouvais entendre crier : « Où est l'Européen ? ordre est donné de tuer l'Européen : si vous le trouvez, ne l'épargnez pas. » Vers dix heures, j'envoyai voir si l'on ne pourrait pas trouver une issue pour fuir, impossible ; à tous les cent pas, on rencontrait des gens gardant les routes ou recherchant le prisonnier évadé. Il n'y avait donc plus d'espoir. La maison où j'étais caché avait déjà été fouillée deux fois : je ne pouvais échapper à de plus minutieuses recherches. Je dis alors à ceux qui me gardaient : « Vous ne pouvez plus rien pour me sauver. Je dois mourir ici, puisque toute fuite est impossible. Yu-Man-Tzé voudrait me sauver, qu'il ne le pourrait plus. Mais vous êtes cernés par les soldats ; à Long-Choug-Tchen, Yum-Kia-Ché, Yu-Keou-Gao, San-Kiao-Tchang, Thouang-Long-Pou, au pied de la montagne, partout vous trouvez des soldats. Que sont venus faire ces gens de si loin ? M'arracher d'entre vos mains. Si je meurs, ils ne vous feront aucun quartier, vous mourrez tous, les marchés environnants seront incendiés et la population massacrée. » Epouvantés par ces paroles, plusieurs allèrent secrètement trouver Yu-Man-Tzé et lui répétèrent mes paroles. Yu-Man-Tzé se sentait perdu : il m'envoya aussitôt chercher. Au milieu du chemin, je tombai au milieu d'une centaine de brigands. Ces gens me croyaient mort, aussi ma présence au milieu d'eux les surprit-elle fort et j'en entendais plusieurs murmurer : « Puisque ordre est donné de le tuer, pourquoi ne pas le massacrer de suite ? » Mais personne n'osa me toucher. Depuis longtemps, je n'avais plus de tabac, je me contentai de leur en demander, ainsi qu'un verre d'eau, pour apaiser la soif ardente qui me dévorait. Ils s'empressèrent de satisfaire à mon désir et je continuai ma route sans plus de difficultés.

Parvenu à la maison où Yu-Man-Tzé s'était retiré, je m'assis auprès d'un feu allumé au milieu de la chambre ; il neigeait et le froid était épouvantable à cette altitude. Yu-Man-Tzé, averti de ma présence, vint aussitôt me trouver : il pleurait. Après un moment de silence, je lui dis : « Que penses-tu de la situation ? Tes gens ont dû te rapporter mes paroles, quelles sont tes intentions ? Veux-tu me tuer ? Veux-tu me mettre en liberté ? Il n'y a plus à tergiverser. » Il me répondit : « Je ne suis plus maître de mes hommes, il est vrai, mais s'ils veulent te tuer, nous mourrons ensemble. » Puis, après une pause assez pénible, il ajouta : « Je t'en prie, aide-moi à sortir de ce mauvais pas ; sauve-moi, sauve mes gens, sauve mon pays. » — « C'est facile, répliquai-je, Tcheou-Kun-Men, ton ancien prisonnier, est au pied de la montagne ; écris-lui que tu veux faire la paix et que tu acceptes toutes ses conditions, si dures soient-elles. » Il appela immédiatement un de ses secrétaires, écrivit trois lettres : une pour le Yan-Tay, une pour l'intendant général de l'armée, enfin, une dernière pour Tcheou-Kun-Men. Le secrétaire, Ten-Kieou-Lin alla lui-même les porter à destination.

Le jour n'était pas encore levé que Yu-Man-Tzé donnait ordre de franchir la montagne et de passer sur l'autre versant. Il fallut encore monter. J'étais faible alors, et je vous assure que je n'ai jamais tant ressenti la fatigue ; je ne marchais plus qu'appuyé sur